Monteiro, diable d'homme

Autor(en): **Asséo, Laurent**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Films : revue suisse de cinéma**

Band (Jahr): **- (2003)**

Heft 15

PDF erstellt am: **29.03.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-931090

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Noir, c'est noir

Le ciné-club de l'Université de Genève nous plonge dans la période la plus classique d'un genre envoûtant qui continue de nourrir Hollywood : le film noir. Par Charlotte Garson

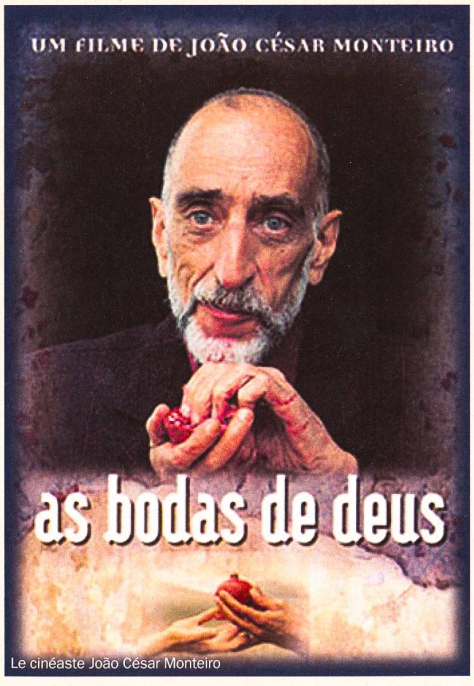


« En quatrième vitesse » de Robert Aldrich

Souvent qualifié de pure invention critique a posteriori, le film noir est bel et bien un genre pourvu d'une cohérence visuelle et de structures narratives propres, comme le démontre cette programmation idéale pour réviser nos classiques. Difficile de sélectionner, parmi les huit films que l'on pourra (re)voir ce mois-ci, les incontournables, car tous méritent ce qualificatif à des titres différents. Les détectives, qui en sont souvent les héros, ou plutôt les antihéros, nous introduisent dans l'action par le biais d'une voix off, celle, cynique, du mort flottant dans une piscine (« Boulevard du crépuscule / Sunset Boulevard ») ou celle, plus neutre, du privé macho qui fonce dans sa voiture décapotable vers une fin apocalyptique (« En quatrième vitesse / Kiss Me Deadly »).

Véritables bijoux réalisés par les plus grands, de Wilder à Welles, ces films, extrêmement travaillés dans leurs cadrages et leurs contrastes, n'ont pas seulement en commun le traitement de la lumière ou l'utilisation des bas-fonds urbains : l'humeur, elle aussi, y est des plus sombres. On meurt, on tue et on défigure à tour de bras, par exemple dans « Règlement de comptes » de Fritz Lang, dont le titre original, « The Big Heat », conservait toute leur chaleur aux séquences sadiquement jubilatoires de jets de café brûlant et de vitriol ! Au passage, on s'aperçoit que les légendaires « femmes fatales » sont souvent criminelles malgré elles… Difficile d'en vouloir à ces personnages profondément corrompus, puisqu'à travers eux, c'est la société tout entière qui est dénoncée. En cela, le genre s'inscrit en faux contre l'hypocrisie d'une Amérique d'après-guerre qui, tout en prétendant reconstruire un avenir radieux, fourbissait ses armes pour la chasse aux sorcières. Est-ce un hasard si le genre, parvenu à son âge d'or dans les années 50, s'est renouvelé grâce à Robert Altman, Roman Polanski ou Arthur Penn au début des années 70, juste après le scandale du Watergate ? *f*

« Cycle série noire ». Ciné-club de l'Université de Genève, auditorium Arditi-Wilsdorf. Les lundis 10, 17, 24 et 31 mars à 19 h et 21 h. Renseignements : 022 705 77 05 ou activites-culturelles.unige.ch.



Le cinéaste João César Monteiro

Monteiro, diable d'homme

L'immense cinéaste portugais João César Monteiro, qui vient de mourir à 64 ans, est l'auteur d'une œuvre sulfureuse et poétique qui reste à découvrir. Par Laurent Asséo

Décidément les temps sont durs pour les grands cinéastes. Après Pialat, c'est au tour du génial João César Monteiro de se défiler. Rongé par un cancer, le Nosferatu burlesque du cinéma moderne nous quitte en laissant une œuvre composée de huit longs métrages.

Né en 1939 à Figueira da Foz au Portugal, Monteiro a étudié le cinéma à Londres, puis fut assistant et critique avant de réaliser quelques courts métrages. En interview, il donnait l'impression d'avoir avant tout été une sorte de dandy vagabond et érudit, un esthète drolatique et un cinéphile exigeant illuminé par la découverte de la Nouvelle Vague et du nouveau cinéma portugais. Cet épicurien désespéré réalise d'abord trois films, connus d'un cercle très restreint de spectateurs : « Chemins de travers » (« Veredas », 1978), l'extraordinaire « Silvestre » (1981), conte médiéval au style à la fois baroque et réaliste, décoratif et dépouillé, et un mélodrame, « Fleurs de mer » (« À Flor do Mar », 1986).

Vieux solitaire érotomane

C'est la sortie, en 1991, de « Souvenirs de la maison jaune » (« Recordações da Casa Amarela ») qui provoque l'onde de choc chez les cinéphiles européens. Dans cette merveille, Monteiro invente le personnage de Jean de Dieu, auquel il prête son corps décharné, sa voix chantante, son nez prononcé et ses yeux exorbités. On retrouvera ce vieux solitaire érotomane en marchand de glace dragueur de jeunes filles, dans le génial « La comédie de Dieu » (« A Comédia de Deus », 1996), le très étrange et déroutant « Bassin de John Wayne » (1997), « Les noces de Dieu » (« As Bodas de Deus », 1999) et dans son dernier opus « Va-et-vient ». Cinéaste parfois radical, Monteiro avait aussi réalisé « Blanche Neige » (2002), qui donnait à entendre un texte de Robert Walser sur un écran presque totalement noir.

Il est difficile de résumer l'œuvre mal connue de Monteiro. Ses films concilient la plus grande rigueur cinématographique et une fantaisie poétique, chorégraphique, surréaliste, subtile, débridée. Dans de majestueux plans fixes, il réalise un doux et subversif mélange d'élégance burlesque, de fantastique quotidien et d'érotisme cérémoniel proche de celui de Georges Bataille. Ce génie portugais était à la fois le grand ordonnateur d'un univers divinement sublime et l'entomologiste ironique des petites perversions et misères humaines. *f*



Mizoguchi
La grâce et la révolte

Beaucoup moins vus en Europe que ceux d'Ozu ou de Kurosawa, les films de Mizoguchi Kenji allient la critique sociale à une extrême sensibilité, en particulier à l'égard des femmes et de leur condition. Dix-sept films à savourer lentement au CAC-Voltaire.

Par Charlotte Garson

« Contes de la lune vague après la pluie » de Kenji Mizoguchi

Au-delà d'un cercle de spécialistes, qui a eu la chance de voir en salles d'autres œuvres que « Contes de la lune vague après la pluie » (« Ugetsu monogatari ») ou « L'intendant Sansho » (« Sanshô dayû ») de l'immense Mizoguchi Kenji (1898-1956)? Cette rétrospective, partielle puisque la plupart des films muets ont disparu, est une chance qu'il faut se hâter de saisir. Se hâter?

LE CINÉASTE NE S'EST JAMAIS LASSÉ DE DÉCRIRE LA PROSTITUTION, RUINANT PATIEMMENT, PAR PETITES TOUCHES RÉALISTES, L'IMAGE D'ÉPINAL DE LA GEISHA-POUPÉE DE PORCELAINE

Ce n'est pourtant pas son style ample, composé de plans très longs et de mouvements de caméra fluides, qui nous incite à une quelconque précipitation… Dans un travail de mise en scène d'une poésie inégalée, Mizoguchi pose un regard lucide – donc forcément pessimiste – sur la condition de ses sujets de prédilection: les femmes.

Destins féminins

Si les femmes sont souvent sœurs chez lui, c'est que cette parenté rend possible des effets de contraste, par exemple entre les deux geishas de « Sœurs de Gion » (« Gion no shimai »): Umekichi tombe amoureuse d'un client qui l'exploite, tandis que sa cadette Omocha veut faire fortune en évitant ce sentimentalisme démodé. Pour Mizoguchi, qu'importe: elles demeurent prisonnières de leur condition de prostituées. Le cinéaste, peut-être pour des raisons personnelles (sa sœur fut vendue à une maison de geishas par son père), ne s'est jamais lassé de décrire la prostitution, ruinant patiemment, par petites touches réalistes, l'image d'Épinal de la geisha-poupée de porcelaine encore répandue en Occident. Jusqu'à son ultime film, le plus violemment réaliste, « La rue de la honte » (« Akasen chitai »), qui s'inscrivait en faux contre une nouvelle loi antiprostitution, il n'a cessé de raconter la vie de femmes écrasées par la domination masculine, mais survivant à leur anéantissement social.

À cet égard, on regrette qu'un film majeur de 1952, « La vie d'Oharu, femme galante » (« Saikaku ichidai onna »), soit absent du programme. Mais sa filmographie comprend bien d'autres magnifiques portraits, comme celui de « Miss Oyu » (« Oyu-sama »), interprété par Tanaka Kinuyo, l'actrice fétiche de Mizoguchi depuis « Oyuki la vierge » (« Maria no Oyuki », 1935). La subtilité avec laquelle le cinéaste capte la psychologie de ses héroïnes à travers leurs gestes et les expressions de leur visage a trouvé en Tanaka un idéal de malléabilité.

De l'intime à l'épique

Après la Seconde Guerre mondiale, Mizoguchi a pu tourner quelques grosses productions, ce qui a fait écrire à certains critiques, comme Noël Burch[1], qu'il copiait Hollywood, ou pire, qu'il donnait dans le pittoresque destiné à l'exportation. La rétrospective convaincra du contraire, puisque ses chefs-d'œuvre sont deux films tardifs (1953 et 1954), « Contes de la lune vague après la pluie » et « L'intendant Sansho »: ils se présentent comme des épopées historiques, mais relatent avec une poésie infinie les tragédies les plus intimes. Dans le premier, un potier pourtant heureux en ménage hallucine la venue d'une femme fantôme envoûtante; dans le second, un frère et une sœur, arrachés à leur mère, entendent son chant élégiaque partout: « Anju, Zushio »…

Capable de réunir dans un même plan la grâce et la révolte, l'intelligible et l'inexprimable, le maître japonais rayonne aujourd'hui dans les œuvres d'un Im Kwon-taek (« Ivre de femmes et de peinture / Chihwaseon » rappelle étrangement « Cinq femmes autour d'Utamaro / Utamaro o meguru gonin no onna ») ou d'un Hou Hsiao-hsien. Chez lui comme chez eux, le monde est absurde, plein de bruit et de fureur, mais les hommes, par des tatouages, des chants ou des talismans qui passent de main en main, le couvrent de signes pour lui conférer – du moins ils l'espèrent – quelque sens. *f*

1. Noël Burch, *To the Distant Observer*, University of California Press, 1979.

Rétrospective Kenji Mizoguchi. CAC-Voltaire, Genève. Dès le 1er mars. Renseignements: 022 320 78 78.

films

8 billets pour le cycle
Série Noire

A Genève jusqu'au 31 mars, tous les lundis à l'Auditorium Arditi-Wilsdorf (Voir article ci-avant)

Offre exclusivement réservée aux abonnés de *films*
Attribution des billets par tirage au sort
Inscriptions (pas plus de 2 invitations par personne et par mois):
• sur www.revue-films.ch
• par courrier à *films* - CP 271 - 1000 Lausanne 9

Seuls les membres du Cercle de Films peuvent réserver leurs billets prioritaires au 021 642 03 30 ou 36 (pas plus de 2 invitations par personne et par mois)